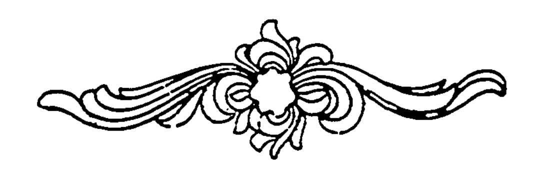
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille
Sa Vie
Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE I

Enfance et Jeunesse

ZÉPHIRIN PAQUET naquit au village de Grand-Capsa[1], paroisse de la Pointe-aux-Trembles, le 20 décembre 1818. Il était le quatrième d'une famille de dix-huit enfants et l'aîné des garçons.

Le jour même de sa naissance l'eau sainte du baptême en fit un chrétien.

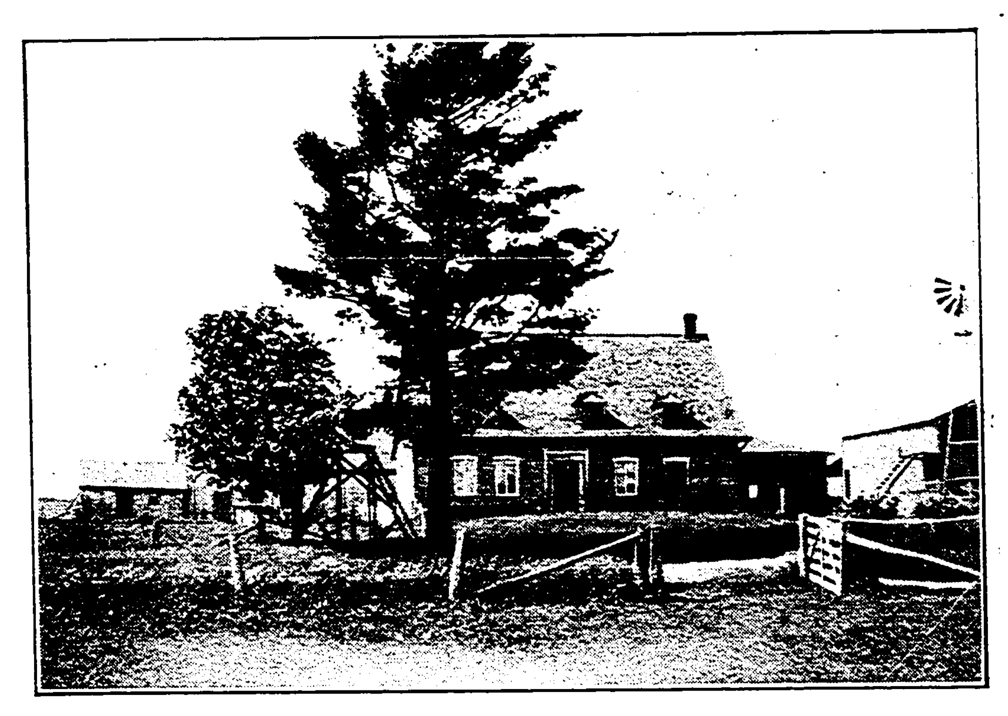
Son enfance s'écoula au foyer paternel sous l'œil vigilant d'une mère active et dévouée. Ses occupations ressemblèrent en tout à celles des autres enfants de la campagne. A la maison, aider sa mère dans les petits travaux du ménage, balancer le *ber*, agacer les petites sœurs ; aux bâtiments, regarder son père *faire le train* ; aux champs, monter sur la grande charrette, tenir les cordeaux, fouler le foin, courir les mulots, grapiller les cerises des clôtures, barboter dans la rivière aux Pommes, y chasser la truite et le fretin ; parfois avec ses autres frères, s'enfoncer sous bois par le chemin de la *sucrerie* et, après une longue course, atteindre la grande rivière[2], là où l'eau bondissait sur les roches et tournait dans les remous ; telles furent les grandes occupations de Zéphirin Paquet, enfant.

---

1 Aujourd'hui dans la paroisse de Pont-Rouge.

Le nom de Capsa fut donné au quatrième rang de la Pointe-aux-Trembles en l'honneur de Mgr Bailly de Messein, curé de la paroisse, créé en 1789 évêque titulaire de Capsa et coadjuteur de Mgr Briand.

2 La rivière Jacques-Cartier.



MAISON PATERNELLE DE ZÉPHIRIN PAQUET

Il ne fréquenta, ni école, ni collège. Les livres ne lui apprirent rien. Cependant M. Paquet acquit dans sa jeunesse quelques rudiments de lecture et d'écriture assez, au moins, pour signer son nom. Si son instruction primaire s'arrêta là, à qui la faute ? Les classes de " l'Institution Royale ", établies dans le but avéré d'angliciser le Bas-Canada, n'étaient nullement en faveur auprès des Canadiens français trop circonspects pour se laisser tromper. Ce n'est qu'en 1823 que la Chambre réussit à faire sanctionner la loi des écoles de fabriques et, six ans plus tard, en 1829, celle intitulée " Acte pour l'encouragement de l'éducation élémentaire ", remplacée elle-même par une autre en 1831. Quand s'ouvrit l'école de Capsa, en septembre 1832,[3].

[3] La 1ère élection des syndics d'école, à raison de trois syndics par école, est du 11 juin 1832. A l'assemblée des habitants tenue ce jour-là dans l'école No 2, proche de l'église, furent élus syndics pour l'école No 4, celle de Capsa : Prisque Cantin, Paul Bussière, et Joseph Paquet. L'école fut bâtie sur le côté sud du chemin, entre les habitations de Louis Carpentier au sud-ouest et Pierre Defoi au nord-est. (Greffe Simon Proulx, 11 juin 1832, 17 juillet 1835.)

Zéphirin Paquet, n'était plus là pour en bénéficier. Son éducation fut donc toute familiale. De sa mère, il apprit le dévouement et la bonté: de son père, le bon sens pratique et l'amour du travail.

Lorsque, devenu vieillard, il voulait stimuler l'activité des siens, M. Paquet leur contait qu'à l'âge de cinq ans il battait le blé dans la grange à côté de son père. " Il faut vous dire, ajoutait-il, souriant, que j'avais un fléau fait à ma taille. " Ce fléau a une histoire qui mérite d'être citée ; on y verra quelle énergie naissait dans ce petit corps d'enfant.

Toute une longue matinée, Zéphirin avait contemplé son père battant le blé dans la grange. Les mouvements nerveux de l'homme, le grand fléau, dont une branche passait derrière le dos, puis, brusquement, se plantait droit au-dessus de la tête pour retomber à plat sur les gerbes étendues ; les graines qui sautaient en l'air et retombaient en grésillant sur la paille avaient fortement intrigué l'imagination de l'enfant.

Au dîner sa soupe fut vite avalée. Du morceau de pain et de la patate que sa mère mit devant lui, Zéphirin ne fit qu'une bouchée. On le vit brusquement se glisser dans la porte. Une course d'enfant vers la grange, et le voilà s'essayant au fameux fléau. Dame ! il était un peu lourd et un peu gros pour ses menottes, mais à force de pousser, de tirer, de culbuter, il finit par s'en servir comme d'un pilon. Sous les coups répétés, l'épi cédait son grain : l'enfant exultait.

Le père entra. " Ah ! le beau *batteux !*... C'est ça qui en abat de l'ouvrage !... Viens ici, Phirin, que je te fasse un fléau. Il ne faut pas me priver de tes services ". Et, ce disant, il tailla deux bâtons longs

autant que la ceinture de Zéphirin était haute, les réunit par deux bouts de cuir articulés, et dit : " Tiens, travaille, mon gars. "

Ah ! ce qu'il en fit de l'ouvrage, cette année-là, le petit fléau de Phirin ! Tant qu'il y eut une gerbe dans la grange, il tourna, tourna sans relâche. Levé avec son père dès cinq heures du matin — lui-même l'a assuré — le fier *batteux* reprenait son inlassable besogne.

Quand on a ainsi poussé, libre en pleine terre, qu'on a fortifié ses muscles par la course et le travail et que l'on a quatorze ans, on peut se mettre à ses pièces, gagner de l'argent et diminuer d'autant le budget des dépenses familiales. Dans ce foyer béni de Dieu, le berceau ne chômait guère, les revenus de la ferme suffisaient à peine, malgré l'activité paternelle, à sustenter la nombreuse nichée. Zéphirin crut donc qu'il était de son devoir de quitter la maison. Il lui en coûta quelques larmes mais il partit bravement. Il entra au service de Firmin Garneau, cultivateur de la Pointe-aux-Trembles, qui outre son entretien, le gratifia d'un salaire d'une piastre par mois.

Habitué dès son enfance à se passer du superflu, Zéphirin fut porté comme d'instinct à sacrifier les douceurs et les plaisirs dont la jeunesse est friande, pour économiser son maigre salaire. Lorsque après deux ans de bons services, le jeune homme réclama son dû, M. Garneau fut heureux de le féliciter et de l'encourager. Sur la somme, il prit juste ce qu'il fallait pour s'acheter un habit en étoffe du pays, puis il partit pour Capsa. Quel bonheur en embrassant sa mère, de lui glisser, dans la main, quatre beaux louis, économisés tout exprès pour elle ! C'était la première fois

qu'il avait cette joie. Ce ne fut pas la dernière. En effet, M. Paquet garda toute sa vie l'amour du foyer. Lorsque son père mourut, toute son affection se concentra sur sa vénérée mère. Souvent, secours en argent et mille douceurs prenaient discrètement la route de Québec à Capsa : et la pieuse veuve, en les voyant arriver, essuyait une larme et priait Dieu de bénir son cher Zéphirin. Oh ! piété des mères ! oh ! tendresse filiale ! que vous êtes agréables aux yeux du Tout-Puissant et que de bénédictions temporelles vous lui faites répandre sur la terre !

En 1834, le jeune Paquet dirigea ses pas vers Québec. Il partit seul, emportant le baiser de sa mère et le capot de loup-marin de son père. Joseph Paquet en le lui passant aux bras lui avait dit ces simples mots : " Va, mon fils, travaille et tu te feras estimer. "

Et Zéphirin s'en allait, espérant qu'à Québec il trouverait... un bon salaire d'abord... puis l'aisance et,... qui sait ? — peut-être, la fortune. Beaucoup de jeunes gens ont de ces téméraires espoirs, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Puissent-ils ne jamais ignorer que la fortune est une capricieuse qui ne se livre qu'à celui qui sait peiner, s'humilier, travailler, souffrir et attendre.

En arrivant à Québec, Zéphirin se mit au service d'une veuve Laperrière, laitière du faubourg Saint-Jean. On peut facilement s'imaginer quel fut là son emploi journalier. Le soin des bêtes et des étables, la traite matin et soir, les courses dans la ville à la recherche des clients : travail régulier, monotone, obligeant à se lever matin et à se coucher tard. Cette vie, le jeune homme la menait depuis longtemps, elle lui paraissait toute naturelle. Mais au lieu de rester béate-

ment rivé au travail, il observait, il réfléchissait. Et j'imagine, que, si le bon La Fontaine avait, en ce temps-là, promené son œil observateur dans les rues de Québec, il aurait facilement découvert dans la tête de Zéphirin, le rêve de Perrette.

"Moi aussi, se dit un jour le jeune Paquet, je puis avoir mon troupeau, ma ferme, des attelages, être à mon compte et doubler mes profits." C'est ainsi qu'à dix-huit ans, il résolut de devenir son propre maître.

Ayez de l'initiative vous doublerez votre valeur.

